



HAL
open science

Pour une ethnographie sensible de l'expérience urbaine ordinaire. Retours sur les coulisses de quelques travaux de terrain collaboratifs

Rachel Thomas

► To cite this version:

Rachel Thomas. Pour une ethnographie sensible de l'expérience urbaine ordinaire. Retours sur les coulisses de quelques travaux de terrain collaboratifs. Cadernos Proarq. Revista de arquitetura e urbanismo do Proarq, 2017, 27, pp.1-15. hal-01533246

HAL Id: hal-01533246

<https://hal.science/hal-01533246v1>

Submitted on 6 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**Pour une ethnographie sensible de l'expérience urbaine ordinaire
Retours sur les coulisses de quelques travaux de terrain collaboratifs**

Rachel THOMAS
Chargée de recherche au CNRS
CRESSON - UMR 1563 « Ambiances, Architectures, Urbanités »
École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble
CS 12636 – 38036 Grenoble cedex 2

rachel.thomas@grenoble.archi.fr
<http://aau.archi.fr/equipe/thomas-rachel/>

Pour ouvrir ce numéro et répondre ainsi à l'invitation de son comité de rédaction¹, j'ai choisi de mettre au centre de mon propos la question des modes de saisie « en situation » de l'expérience urbaine. Cette expérience, je l'appréhende, au-delà de ses dimensions physiques et temporelles, comme une expérience sensible, voire charnelle : toute fréquentation d'espaces engage les sens, la perception, le corps et les affects du citoyen. Singulière, cette expérience est aussi partagée. Bien que nous soyons tous différents, avec des sensibilités et des compétences particulières, nous appréhendons et nous prenons part, chacun à notre manière, aux ambiances. Comment s'observe et se transcrit cette expérience sensible, telle qu'elle a lieu singulièrement et se déploie en commun dans des environnements urbains aujourd'hui soumis à des logiques de standardisation, de sécurisation ou de préservation ? Comment, autrement dit, saisir et décrire la part du sensible dans les modes d'« être-ensemble » et dans les manières de vivre avec d'autres ces espaces publics urbains sinon affadis, parfois fragilisés, mais toujours éprouvants pour le chercheur comme pour le citoyen ?

Ces questions traversent quelques-uns de mes travaux de recherche récents autour de l'aseptisation des ambiances piétonnes, des énigmes soulevées par le réaménagement des mobilités urbaines contemporaines ou encore des façons d'habiter un littoral soumis à des risques majeurs d'érosion et de submersion marine. Si l'écologie sensible qui sous-tend chacun de ces travaux fait valoir la place du sentir et des ambiances urbaines dans les dynamiques homme-environnement – renouvelant des problématiques parfois teintées de spatialisme – elle questionne directement aussi les manières de les observer et de les décrire en contexte, c'est-à-dire dans leur complexité, leur configurations mutuelles et leur instabilité.

Le parti-pris commun de ces travaux est de travailler ces problématiques *in situ*, c'est-à-dire en s'immergeant sur des terrains parfois problématiques avec d'autres collectifs de chercheurs issus de champs disciplinaires différents. L'argument d'une recherche « en acte » et « en chair », attentive à des points de vue modelés *in situ* par des « faire » autant que par des attachements (Hénnion, 2015) prévaut à ce choix. Ces dynamiques sont alors appréhendées en marchant, à travers diverses expérimentations méthodologiques (Fiori & Thomas, 2016) qui, parce qu'elles éprouvent le corps et les sens du chercheur l'obligent sans cesse à décaler son regard et à interroger l'ordinaire de l'« être et de l'éprouver ensemble ».

¹ Que ce comité de rédaction soit ici largement remercié à la fois pour son invitation et pour la liberté qu'il m'offre de présenter, sous l'angle qui me convient, mon approche de l'expérience urbaine ordinaire. Qu'il me soit permis également de remercier Suzel Balez, complice de mes enquêtes de terrain ces dernières années, qui a relu attentivement cet article et m'a fait bénéficier de ses remarques toujours constructives.

Ce sont donc à la fois ces coulisses souvent tues de la recherche, ces expérimentations méthodologiques – et avec elles, les adaptations à des contextes (académiques, disciplinaires, pratiques) souvent peu familiers, les hésitations, les glissements de questionnements que le terrain rend nécessaire, les débats qui accompagnent ces changements de perspectives – que je tente de raconter ici, montrant, en quoi et comment une attention à l'expérience urbaine ordinaire ne peut finalement se défaire d'un engagement situé fait d'épreuves, de désirs mais aussi de controverses.

Expérimenter les formes plurielles de l'aseptisation des ambiances piétonnes²

Les préoccupations environnementales à l'œuvre au XXI^e siècle modifient considérablement les ambiances de la ville piétonne. En Europe et sur le continent américain, l'engouement pour la marche à pied s'accompagne d'un lissage de la ville et d'une standardisation des décors urbains dont on peut se demander s'ils ne sont pas à l'origine de nouvelles esthétiques urbaines. Dans les sociétés émergentes, le retour des énoncés hygiénistes s'accompagne de mesures explicites d'apaisement et d'ordonnement de la vie publique. À chaque fois, ces évolutions produisent de nouveaux jeux d'ambiance – parfois proches d'un marketing urbain (Zardini, 2005) – dont on connaît, depuis les travaux fondateurs de Georg Simmel (1903), Siegfried Kracauer (1921) ou encore Walter Benjamin (1939), les incidences sur les sensibilités et les sociabilités d'une époque, les pratiques urbaines et les relations à l'environnement. Or, à l'heure où la figure du piéton est érigée en atout majeur de la ville durable, il me semblait intéressant d'interroger les variations de l'expérience piétonne ordinaire auxquelles ces nouvelles esthétiques piétonnes donnent lieu. De quelles dynamiques sensibles ces variations procèdent-elles ? Comment s'incarnent-elles dans le quotidien du piéton ? Comment modulent-elles son expérience quotidienne des espaces publics ?

C'est en croisant les points de vue de chercheurs issus de laboratoires et de champs disciplinaires différents (la géographie, l'urbanisme, l'architecture, la danse, la sociologie urbaine)³ sur trois pays (Canada, Brésil, France), et en les impliquant dans une démarche méthodologique novatrice (faire corps - prendre corps - donner corps aux ambiances urbaines) que nous avons tenté de révéler cette dimension processuelle des rapports entre ambiances urbaines et corps en marche.

Ainsi, dans le cadre de cette collaboration, le square Victoria et la place Jean-Paul Riopelle à Montréal ont fait l'objet d'investigations empiriques en juin 2010⁴. Insérés au cœur du Quartier International, vitrine de prestige valorisant l'internationalité de la ville, ces deux espaces ont bénéficié de mesures de réaménagement proches de la scénographie urbaine. Succession de jets d'eau, implantation de sculptures d'artistes, jeux de contrastes entre le minéral et le végétal, stylisation du mobilier urbain, travail sur la lumière et la couleur... offrent aux piétons un cadre de déplacement récréatif et dépaysant. Comment s'ancre une

² Thomas, Rachel (sous la dir. de), Balez Suzel, Bérubé Gabriel & Bonnet, Aurore (2010). *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e siècle, Entre passivité et plasticité des corps en marche*. Rapport de recherche pour le Programme de recherche interdisciplinaire Ville et Environnement, CNRS MEEDDM ; Grenoble, Rapport de recherche Cresson n°78.

³ L'équipe du Centre Léa Roback de l'Université de Montréal (avec Sylvie Miaux et Paul Lewis) ; l'équipe du Laboratório Urbano (Faculdade de Arquitetura) de l'Université Fédérale de Bahia (avec Paola Berenstein-Jacques, Fabiana Dutra-Britto et Xico Costa) ; et enfin, l'équipe du Cresson à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (avec Suzel Balez, Gabriel Bérubé, Aurore Bonnet et moi-même).

⁴ D'autres investigations ont eu lieu à Salvador da Bahia (Feira São Joaquim et Salvador Shopping) et à Grenoble (Grands boulevards, cours Berriat et quartier Europole) durant l'hiver 2009/2010.

pratique piétonne quotidienne et comment se déploie l'expérience dans de telles mises en scènes ?



*Montréal Square Victoria et Place Riopelle (en haut, à droite) – Mises en scène sensible
Photos : Suzel Balez, juin 2010*

À l'initiative du workshop qui nous réunissait, l'équipe du Centre Léa Roback proposa d'investiguer cette problématique et ces terrains par le biais d'une « marche exploratoire » (Michaud, 1993). Créée à l'origine dans le cadre de travaux de recherche sur la prévention du crime en milieu urbain, cette technique d'enquête prend en compte l'expertise usagère – et plus particulièrement celle des femmes – dans l'évaluation du niveau de sécurité des aménagements. Concrètement, une marche exploratoire consiste à inspecter un site en petit groupe (de 4 à 6 personnes) et à repérer les caractéristiques physiques de l'environnement susceptibles de favoriser l'insécurité. Chaque parcourant est muni d'un plan détaillé du site, d'un mètre permettant la mesure de certains dispositifs aménagés et d'un « carnet d'enquête » proposant une grille d'observation stricte des terrains. Cinq rubriques ponctuent cette grille : savoir où l'on est et où l'on va (focalisation sur la signalisation), voir et être vu (focalisation sur l'éclairage public, la présence d'obstacles visuels et de cachettes potentielles), entendre et être entendu (focalisation sur le niveau et le type de fréquentation

du lieu), obtenir du secours (focalisation sur la présence de dispositifs ou de services d'alerte et d'aide), entretien et aménagement de l'espace (focalisation sur le niveau de propreté, de soins apporté au site et sur le niveau de vandalisme). Des photos sont prises systématiquement ; elles ont une valeur illustrative. La marche exploratoire se clôt par une réunion de synthèse à l'issue de laquelle sont consignés les commentaires, les photos et les propositions de corrections d'aménagement. Des porte-parole sont ensuite désignés pour rencontrer d'éventuels partenaires (administrations publiques, propriétaires, commerçants, associations d'usagers...) susceptibles d'œuvrer concrètement à la mise en place des mesures préconisées.

Si la proposition de l'équipe montréalaise ne comportait pas ce dernier volet interventionniste, elle respectait le protocole initial de la marche exploratoire en ajustant néanmoins le contenu du carnet d'enquête à la problématique qui nous occupait. Ainsi, les rubriques étaient conservées mais elles visaient moins à repérer les facteurs physiques et aménagés de l'insécurité qu'à caractériser le type d'aménagement et le niveau d'aseptisation des deux places. Sous-jacente, l'hypothèse d'une co-détermination entre ces deux éléments se dessinait. Trois groupes de marcheurs ont été constitués. Dans chacun d'eux collaboraient quatre chercheurs issus des divers champs disciplinaires, des divers pays et dont le degré de familiarité aux lieux variait. Il s'agissait ainsi de diversifier les angles d'approche des terrains en permettant que des échelles d'observation différentes et des décadres de points de vue s'opèrent au sein des groupes, puis entre les groupes lors de la phase de synthèse.

Très vite, la réalisation de cinq marches exploratoires⁵ entre la place Riopelle et le square Victoria fit débat, rendant intelligible des écarts de positionnement entre les chercheurs impliqués quant au statut de l'espace, de l'observateur et de l'immersion. Dans la marche exploratoire, l'espace – limité à sa dimension construite et aménagée – est d'abord appréhendé comme un support fonctionnel et comme un réceptacle des pratiques urbaines quotidiennes. De ce point de vue, qualifier le niveau d'aseptisation des sites consistait – notamment pour les géographes et les urbanistes présents dans les divers groupes – à relever précisément les dispositifs aménagés et à caractériser physiquement les formes de lissage, de séparation des flux et de mise en ordre des deux places. Les rubriques du carnet d'enquête façonnaient le regard des chercheurs en amont, avant même qu'ils ne s'immergent sur les terrains. Plus qu'une observation, la marche exploratoire devenait alors une évaluation visuelle objective de l'espace. En réaction à ce positionnement, un autre angle d'observation était revendiqué au sein des groupes par les autres chercheurs : la nécessité d'une attention à l'espace tel qu'il se manifeste et s'éprouve dans une situation particulière, ici celle de l'exploration. Plus que la dimension strictement physique de l'espace, c'est sa dimension expérientielle, sensible et surtout plastique – c'est-à-dire sa capacité à modeler des expériences et à être modelé par des présences, des événements, des qualités – qui intéressait ces chercheurs. Refusant le statut d'observateur-évaluateur créé par le dispositif de la marche exploratoire, ceux-ci revendiquaient celui d'observateur-expérimentateur. De ce point de vue, l'immersion devenait le point de départ d'une appréhension corporelle et charnelle de l'espace. Détournées de leurs fonctions premières, les rubriques du carnet d'enquête étaient prétextes à des jeux perceptifs permettant d'appréhender l'aseptisation en termes de variations d'états de la relation homme-environnement. Plus que le seul regard, c'est le corps tout entier qui était alors sollicité, chacun tendant l'oreille, touchant les surfaces, reniflant l'atmosphère, fermant les yeux, traînant les pieds... pour mieux saisir les dynamiques d'intrication entre soi et l'espace-temps dans lequel nous nous mouvions.

C'est la narration de ses dynamiques et de ses états – sous forme de récits écrits *in situ* et

⁵ Ces cinq marches d'une heure chacune ont été réalisées par chacun des groupes, de jour et de nuit, entre le 21 et le 25 juin 2010.

de « miniatures urbaines vidéographiques »⁶ – qui permet de dépasser l’approche corrective requise par la marche exploratoire. Outre la qualification des diverses modalités de l’aseptisation, nous en révélions la complexité et les paradoxes, montrant par exemple en quoi une même configuration pouvait – selon les situations – neutraliser la perception, engendrer des états d’apathie du fait même d’une surabondance d’effets sensoriels alors même qu’un sentiment d’enveloppement émergeait de la seule présence d’un couvert végétal et d’aménités propices au séjour.

Prendre en charge l’implicite des terrains d’enquête : l’expérience de la pacification

La recherche MUSE « les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines » (Thomas *et alii*, 2014) – bien que d’une toute autre envergure⁷ – a prolongé ce questionnement exploratoire et la collaboration avec l’équipe brésilienne du *Laboratorio Urbano* (Université Fédérale, Bahia). Sa durée (4 ans) nous permettait d’investiguer des terrains sur un temps relativement long et donc d’appréhender – dans un de ses quatre axes d’étude – les dynamiques d’installation et d’évolution de ce que nous appelions, au démarrage de la recherche, les processus d’aseptisation ou d’apaisement des ambiances urbaines. Prenant le contrepied d’approches « spatialisantes » de la fabrique des sociétés urbaines contemporaines, cette recherche souhaitait décrire les arrangements à partir desquels les citoyens expérimentent et partagent les espaces publics. Nous nous demandions ainsi comment s’orchestre ce partage dans des contextes de mobilité éprouvants, parce que violents, chaotiques, imprévisibles et saturés sur le plan social et sensible. Quels sont les savoir-être mis en jeu par le piéton ? Comment ces savoirs composent avec les ressources matérielles et sensibles des espaces ?

La nécessité de s’immerger et de « faire ensemble sur les terrains » avait émergé de notre expérience québécoise. Là, c’est celle de « faire ensemble terrain » qui s’imposa. Le jeu de mot n’est pas neutre. Il pose immédiatement la question de ce qu’est le terrain pour les deux équipes et du degré d’engagement (*in situ* et dans la durée) des chercheurs. Nous partageons l’idée que le terrain est un contexte spatial, social et sensible mouvant à partir duquel les chercheurs peuvent observer la manière dont la vie urbaine se déploie, dont le rapport ordinaire à l’environnement se tisse en engageant non seulement les modalités sensorielles de l’espace mais aussi son expérience, son corps et ses affects. Nous partageons aussi l’idée que ce terrain – comme le positionnement du chercheur en son sein – n’est jamais neutre et que tous deux s’influencent réciproquement.

De telles questions peuvent paraître naïves à tout chercheur engagé dans des démarches ethnologiques ou anthropologiques. Dans le milieu de la recherche architecturale et urbaine au sein duquel nos deux équipes évoluaient, elles ne sont pas si communes. Là où le déterminisme spatial reste fort, saisir les transformations et la complexité de la ville contemporaine sous l’angle de ses modulations sociales et sensibles, à une échelle microscopique et à partir d’un point de vue situé ne va pas de soi.

Praça da Piedade et Porto da Barra à Salvador de Bahia (Brésil) ont été les terrains

⁶ Ces « miniatures urbaines vidéographiques » – que nous proposons en référence aux travaux de Siegfried Kracauer sur la « miniature urbaine » (1921) – sont consultables à l’adresse suivante : <http://www.marcheenville.ufba.br/les%20miniatures.htm>

⁷ Entre 2010 et 2014, ce programme de recherche, financé par l’Agence Nationale de la Recherche, a fait collaborer le Cresson et 4 autres équipes de recherche internationales : Laboratorio Urbano (Faculdade de Arquitetura) de l’Université Fédérale de Bahia (Brésil) ; Instituto De Estudios Regionales y urbanos de l’Université Simon Bolivar de Caracas (Vénézuéla) ; Royal Holloway University of London, Plymouth University, Goldsmith (Royaume-Uni) ; Grup de Recerca sobre Exclusió i Control Social (Facultat de geografia i historia) de l’Université de Barcelone (Espagne).

d'enquête de l'axe 1 de ce programme de recherche MUSE⁸. Le premier est une place populaire, totalement investie par les habitants des rues qui en ont fait leur lieu d'habitation. Malgré l'installation d'une grille fermant son centre, des tentatives nombreuses d'expulsion et la présence renforcée d'une police militaire armée et interventionniste, les habitants des rues garde le contrôle de cet espace, agissant implicitement sur les manières dont les piétons s'y déplacent et y séjournent, interdisant son accès la nuit et en fin de semaine, colorant largement l'atmosphère du lieu et les sentiments éprouvés lors de sa traversée.

Porto da Barra est, quant à lui, un quartier en front de mer, offrant aux touristes et aux habitants un panorama splendide sur la Baie de Tous les Saints. Mais derrière l'image de carte postale et les formes de sublimation qu'elle engendre chez le piéton, derrière aussi l'apparente indolence des conduites et la cordialité des échanges se dessine un cadre de vie extrêmement hiérarchisé et violent où la place des uns et des autres ne supporte aucun glissement, où la surveillance est permanente, où la paix sociale ne tient que par des rapports de force et des négociations (visuelles et sonores, de territoires, de trajectoires, de rythmes de présence et d'apparition...) implicites entre chacun.



Porto da Barra



*Praça da Piedade (Salvador da Bahia)
Photos : Collectif Cresson, 2012*

C'est en nous engageant « par corps » – je dirai aujourd'hui « en chair » – à Praça da Piedade et à Porto da Barra, et en créant entre nous des espaces de partage de nos

⁸ Trois autres axes de recherche composaient par ailleurs ce programme et ont suscité des enquêtes de terrain à Paris, Caracas, Londres et Barcelone : les espace-temps de la mobilité labile (axe 2 sous la direction de Sandra Fiori et Pédro Garcia Sanchez) ; surveillances en public (axe 3 sous la direction de Damien Masson) et le rôle des pratiques et dispositifs de seuils dans les régimes sensibles de la mobilité (axe 4 sous la direction de Grégoire Chelkoff).

expériences situées – que nous avons « fait ensemble terrain ». Durant quatre ans, de manière répétée chaque année, parfois sur des courtes durées (1 semaine à 15 jours), parfois sur des séjours de plusieurs mois (4 mois pour l'une des chercheurs française), nos deux équipes ont marché ensemble⁹. Contrairement à l'expérience montréalaise, la marche – si elle était choisie comme mode d'investigation – était aussi rendue nécessaire par les terrains. Du fait du caractère parfois dangereux de l'espace public brésilien et de la visibilité de notre statut d'étranger, l'observation statique rendait vulnérables les membres de l'équipe française. Cette pratique pourtant banale pour nous bousculait par ailleurs certains membres de l'équipe brésilienne : apanage des catégories sociales les plus démunies au Sud, la marche n'était pas familière à tous. Pour chacun d'entre nous, il s'agissait donc autant d'appropriation des terrains que de désapprendre des pratiques, des images, des gestes, des attitudes, des manières d'être pour s'adapter aux contextes. Pour l'équipe française, les premières immersions ont forcé notre « désaccessoirisation ». Impossible de photographier (sinon à la sauvette), de filmer, d'enregistrer, de porter sacs ou téléphones. Seuls nos corps devenaient les outils d'observation et de saisie de l'environnement. Pour une partie de l'équipe brésilienne, cette adaptation aux contextes passait par une moindre distanciation à l'espace et à autrui et l'acceptation d'une exposition aux éléments et à la violence (autant physique que symbolique) de la rue.

Chaque « marche urbaine collective »¹⁰ était alors l'occasion pour les chercheurs d'être « en prise » (pratiquement, corporellement, perceptivement, affectivement) avec l'environnement. Les premières marches nous conduisaient à prêter attention et à qualifier les ambiances des deux sites, les manières dont s'orchestraient les divers modes de déplacement et d'échanges. L'observation visuelle prévalait, par habitude. L'écoute s'exerçait aussi avec acuité, spécifiquement chez les chercheurs français, autant en raison de leur formation au sonore qu'en raison de leur étrangeté. Mais très vite, l'hyperesthésie environnante sollicitait tous nos sens. La répétition de ces imprégnations nous faisait glisser, à chaque marche, d'une attention aux qualités de l'environnement à une attention à « ce que les ambiances font à mon corps, à mon attention, à la manière dont je marche et dont je me rends disponible à l'autre ». La retranscription de ces expériences était à chaque fois réalisées *in situ*. Ces partages d'expériences prenaient diverses formes : des récits oraux, des écrits, des croquis, des dessins, des mimes, des performances... Les discussions avec les chorégraphes et les danseurs de l'équipe brésilienne furent à ce sujet particulièrement riches d'enseignements pour comprendre la co-plasticité à l'œuvre dans l'expérience corporelle de l'environnement et tenter de la mettre en mot.

L'enjeu – à travers la démultiplication de ces formes de description – était de trouver les moyens non pas d'illustrer les terrains mais de traduire la façon dont ils nous éprouvaient et dont ils remettaient en cause nos préjugés. Ces compte-rendu sensibles étaient consignés dans des blogs (rédigés en portugais et en français)¹¹, qui non seulement en gardaient la

⁹ L'ensemble de ces expériences de terrain (ainsi que celles menées dans les trois autres axes de ce programme de recherche MUSE) est accessible sur le site : <http://www.anr-muse.fr>
Les modalités détaillées de leur mise en œuvre (date, heures, participants...) sont par ailleurs explicitées dans le rapport de recherche mentionné en note 2 de cet article et téléchargeable sur ce même site.

¹⁰ Vingt-cinq personnes environ, réparties en cinq groupes homogènes, participaient systématiquement à ces marches urbaines collectives d'une durée moyenne de 1H à 1H15. Les groupes étaient toujours composés des chercheurs et des étudiants brésiliens et français.

¹¹ <http://apaisement.wordpress.com> (en français) et <http://atelier5ufba.blogspot.fr> (en portugais)
Des compte-rendu de ces ateliers ont également été publiés en portugais dans divers numéros de la revue *Dobra* : Costa Menezes da Rocha, Maria Isabel & Wan-Dall Junior, Osnilo Adão (2012). « Fazer corpo, tomar corpo, dar corpo às ambiências urbanas » in *ReDobra* 10, ano 3. Disponible sur : http://www.corpocidade.dan.ufba.br/redobra/ano3/wp-content/uploads/Redobra_10_12.pdf

trace mais aussi perpétuaient la discussion à distance (c'est-à-dire hors des temps de pratique des terrains) et sédimentaient l'évolution de nos descriptions et de nos analyses.

Mais ces marches répétées nous rendaient aussi sensible à d'infimes détails, souvent captés en deçà du langage parlé (Piette, 1996 ; Datchary, 2013), qui, dans la durée, imposaient leur présence et peu à peu nous dévoilaient un implicite : celui d'une lente mais sûre progression, au fil du temps, de processus de pacification de ces espaces publics urbains, processus qui en affectaient notre expérience. Par « processus de pacification des espaces publics urbains », nous désignons – par effet de miroir avec les processus du même nom mis en place par le gouvernement de l'État de Rio de Janeiro dès 2008 en direction des favelas – l'ensemble des politiques et des dispositifs de récupération, de désencombrement, de mise en ordre de ces espaces publics et de contrôle des usages et des flux en leur sein. « Processus culturel, symbolique et moral qui aurait pour fonction la reconfiguration de la vie sociale dans les favelas » (Machado, 2016), la pacification prendrait également forme dans les espaces publics urbains et colorerait largement l'expérience urbaine.

Cette hypothèse, bien que liée directement à notre expérience répétée des terrains, était pourtant délicate à formuler pour l'équipe française. Politique, le débat et les controverses agitaient en interne le groupe des chercheurs brésiliens qui formulait à notre rencontre des réserves collectives fortes quant à l'usage même du terme¹². La proposition que nous émettions, dans le même temps, de documenter ces processus en faisant usage de la vidéo pour questionner le caractère pacifié des terrains¹³ exacerbait cette réticence. Le problème était d'une double nature. Communicationnel pour l'équipe brésilienne : quelle(s) image(s) du Brésil un groupe de chercheurs étrangers pouvait-il véhiculer en abordant ces espaces publics depuis cet angle problématique¹⁴ ? Nous étions susceptibles, à travers l'usage de la vidéo, véritable arme¹⁵, de voler des images à un public non averti, images dont la diffusion (y compris dans un cadre universitaire strict et garant d'une certaine éthique) pouvait être sujette à des interprétations trop négatives de la réalité sociale brésilienne. Éthique pour l'équipe française : comment passer sous silence ce que le terrain nous donnait à lire, sans prendre le risque que l'Autre comprenne à tort cette éthique, pourtant explicitée, comme une forme de surplomb ?

La question n'est pas tranchée. Le travail de collaboration est bien souvent un travail du tact, difficile à mener. L'équipe française a toutefois fait le choix de conserver cette attention –

Wan-Dall Junior, Osnilo Adão et Soares Pena, João (2012). « Partilha e conflito no espaço público » in *ReDobra* 9, ano 3, Disponible sur : http://www.corpocidade.dan.ufba.br/redobra/ano3/wp-content/uploads/2012/04/redobra9_Partilha-e-conflito-no-espaco-publico.pdf

¹² La proposition par l'équipe française, dès 2012, d'un sujet de thèse sur ce thème de la pacification des espaces publics urbains brésiliens auprès d'une doctorante accueillie en séjour de recherche au Cresson – Maria Isabel Menezes da Rocha – a soulevé les mêmes réticences. Cette thèse – intitulée « O dispositivo de pacificação dos espaços públicos urbanos através de um percurso pela Avenida Sete de Setembro » – a été soutenue en 2016.

¹³ L'hypothèse a été largement travaillée par notre collègue Aurore Bonnet, qui a pris en charge la coordination des expérimentations vidéographiques réalisées lors de l'atelier « fazer corpo, tomar corpo, dar corpo às ambiências urbanas » que l'équipe du Cresson organisait dans le cadre de sa participation à la 3^e édition de Corpocidade. Pour les détails de cet atelier, se reporter à : <http://corpocidade3.wordpress.com/oficinas/fazer-corpo-tomar-corpo-dar-corpo-as-ambiencias-urbanas/>

¹⁴ Rappelons qu'entre 2010 et 2014, la communauté internationale a les yeux braqués sur le Brésil en raison de son organisation de la visite du Pape (2013), de l'organisation de la Coupe du monde de football (2014) et des Jeux Olympiques (2016).

¹⁵ L'expression a été plusieurs fois utilisée par nos collègues brésiliens lors de nos débats.

que nous croyons toujours aussi fondamentale dans un travail qui part de l'expérience – à ce que le terrain est / permet / produit / déplace des présupposés du chercheur et de ses manières de formuler en amont – avant même de les mettre à l'épreuve du *in situ* – des problématiques et des hypothèses de travail.

Sur le temps long, grâce à ce positionnement, ce sont les transformations diffuses de la vie sensible ordinaire à Praça da Piedade et à Porto da Barra que nous avons expérimenté plus ou moins violemment, puis décrits ; les changements nets mais aussi les modulations, les instabilités, les oscillations de ces processus de pacification. À travers la description d'une variété d'« états de corps » du piéton en situation de pacification – la sublimation, la mobilisation, la tension, la saturation, la vigilance, la vigilance inquiète, la disponibilité – nous montrons aujourd'hui comment la mise en œuvre de tels processus éprouve les modalités ordinaires du vivre-ensemble et questionnent le statut de l'espace public comme bien commun.

Au risque des éléments : fragments d'écologie littorale¹⁶

L'analyse des capacités d'adaptation des sociétés littorales aux phénomènes d'érosion et de submersion (Tricot *et alii*, 2012) était – comme ces travaux sur l'aseptisation ou la pacification des espaces publics urbains – porteuse d'enjeux sociétaux et politiques majeurs¹⁷. De quelle manière la perspective des changements climatiques modifie-t-elle l'approche des territoires à risque, tant du point de vue de l'aménageur que de l'habitant ? Convoquant quatre entrées disciplinaires – la géomorphologie, la sociologie, la géographie humaine et la linguistique¹⁸ – Anne Tricot proposait d'interroger « la manière dont des sociétés confrontées régulièrement à des risques composent avec ceux-ci ». Dans cette perspective, l'attention portée à l'habitabilité des territoires littoraux était centrale ; l'équipe du Cresson¹⁹ avait pour mission de saisir les modes de perception du risque chez les habitants et de comprendre leurs modalités d'action. Après les dégâts provoqués par la tempête Xynthia en février 2010 dans l'ouest de la France, le sujet était délicat à aborder.

La presqu'île bretonne de Gâvres dans le sud du Morbihan fut un de nos terrains d'étude. S'étendant sur une superficie de 2km², peuplée d'environ 800 habitants, elle est reliée à la ville de Plouhinec par un tombolo de sédiments sableux qui constitue la seule route d'accès entre le continent et la presqu'île. Ce tombolo, fragilisé depuis plusieurs années par l'érosion du trait de côte, fait l'objet de divers plans de préservation cherchant à allier respect du paysage naturel et contraintes techniques. Baignée au nord par une lagune de 350 hectares (la petite mer de Gâvres) et au sud par l'océan atlantique, la presqu'île a en outre à gérer le risque de submersion en cas de fortes tempêtes, certaines zones d'habitation s'étant construites en-dessous du niveau de la mer. C'est à cette quotidienneté en présence des éléments naturels (l'eau, le sable et le vent) que nous nous sommes intéressés, cherchant à saisir les traces (mémoires, matérielles, sensibles) du rapport habitant à la fragilisation de leur espace de vie.

¹⁶ Thomas, Rachel (2012). « Les logiques d'habiter le littoral à risque : faire avec, faire pour, faire face, faire contre : des faire ensemble » dans Tricot, Anne (sous la dir. de). *ADAPTALITT : Capacités d'adaptation des sociétés littorales aux phénomènes d'érosion submersion en prise aux changements climatiques*, Rapport de recherche pour le programme GICC MEDTL, pp.146-155.

¹⁷ Cette proposition répondait à l'appel à projet du programme « gestion et impact des changements climatiques » (Ministère de l'Environnement, de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie) qui abordait de front la planification des aménagements territoriaux à l'aune de ces bouleversements. Cinq équipes participaient au projet initié par Anne Tricot, chercheuse à l'UMR Pacte : l'UMR 6554 Géomer, l'UMR 1563 Cresson, l'UMR 8137 Cerses, le Groupe de sociologie politique et morale de l'EHESS.

¹⁹ Coordonnée par J.P. Thibaud qui a établi le protocole méthodologique que nous décrivons ici.

Pour cela, diverses modalités d'enquête *in situ* ont été simultanément mises en œuvre lors d'un séjour d'une semaine à Gâvres en mai 2010²⁰. La « dérive photographique » a constitué pour les chercheurs une première prise de contact avec le terrain. Il s'agissait de découvrir librement la presqu'île à pied, sur un parcours indéterminé, de photographier ce qui attirait leur attention visuelle et de décrire en marchant (à l'aide d'un enregistreur ou d'un carnet de note) leurs diverses impressions. Individuelle et non chronométrée, cette dérive pouvait être l'occasion de rencontrer des habitants et de nouer un premier contact. Nous mettant en présence des éléments, elle nous aidait à dessiner un premier portrait paysager et climatique de la presqu'île. Une visite « experte », coordonnée par nos collègues de Géomer, complétait cette exploration sensible par un relevé géomorphologique des traces de l'érosion et de la submersion.

Des « visites guidées » de la presqu'île, en compagnie d'habitants, étaient ensuite l'occasion de « rentrer » davantage dans la vie quotidienne gâvraise et d'appréhender les multiples facettes du rapport ordinaire à ces éléments naturels. Cette seconde modalité d'enquête pouvait être préparée en amont par une prise de rendez-vous, ou se réaliser spontanément à la suite d'une rencontre. Concrètement, cette visite guidée prenait la forme d'une ballade – souvent de près de deux heures – au cours de laquelle l'habitant faisait découvrir la presqu'île au(x) chercheur(s). Là encore, le parcours était donc laissé libre. Les commentaires étaient systématiquement enregistrés. La visite se terminait souvent chez l'habitant ou au café, pour prolonger l'échange. Si l'on vantait la beauté des paysages naturels de Gâvres et son calme au départ de la visite, on racontait peu à peu la dureté d'une vie quasi ilienne, l'évolution des formes de vie au cours de l'histoire, l'attachement autant que la défiance vis-à-vis des forces naturelles, les tactiques mises en œuvre à différentes échelles pour s'en protéger. Ces visites rendaient les chercheurs dépositaires d'une parole mémorielle constitutive de l'histoire de Gâvres autant que des relations habitantes à la presqu'île. Elles renversaient également le rapport expert/non expert, l'habitant développant une familiarité au risque et une capacité de lecture des éléments naturels que peu de chercheurs partageait.

Ce basculement d'un portrait paysager vers un portrait expérientiel de Gâvres s'achevait avec une troisième modalité d'enquête : la « réactivation photographique ». Il s'agissait là de se plonger dans l'histoire de Gâvres en pointant du doigt des permanences du passé, des transformations plus ou moins nettes et brutales de la presqu'île. Pour cela, des binômes de chercheurs organisaient dans un des café de Gâvres (ou au sein de la librairie) des temps de discussion autour de quelques photos (cartes postales, images anciennes et récentes, photos prises lors des visites guidées). Si l'enregistrement de ces discussions informelles était prévu, il fut rapidement abandonné. D'une part, les conditions de la prise de son ne permettait pas une intelligibilité des paroles *a posteriori*. D'autre part, la présence visible de l'enregistreur suscitait la méfiance, au point parfois d'empêcher la prise de parole de celles et ceux qui n'avaient pas participé aux visites.

Chaque jour, ces diverses expérimentations faisaient l'objet de compte-rendu et de discussion – systématiquement enregistrés – entre les chercheurs des différentes équipes. Ces compte-rendu et ces débats constituaient notre journal de bord collectif. Ce corpus s'ajoutait au corpus de paroles enregistrées et d'images récoltées lors des visites guidées, des dérives ou des réactivations photographiques.

Mais après une semaine d'enquête, la proximité tissée avec une partie de la population nous rendait redevable de cette parole donnée. Dit autrement, il nous fallait restituer aux Gâvrais ces paroles sensibles et donner de la visibilité à des formes plurielles d'appréhension des risques d'érosion et de submersion. Par ailleurs, le dialogue noué avec l'équipe municipale de Gâvres, fer de lance d'une réflexion renouvelée sur la gestion de ces risques, accentuait cette demande de visibilité en même temps qu'elle rendait nécessaire la continuité des débats sur la notion d'adaptation. Or, cette demande sociétale – si elle servait notre

²⁰ Précisons que la présence des chercheurs sur la presqu'île (et le thème de leurs travaux) avait été négociés auprès de l'équipe municipale en amont et annoncés à la population.

problématique en nous obligeant à en tester la pertinence et à en dessiner des contours plus précis – remettait à la fois en cause notre statut et notre position sur le terrain. Plus que le chercheur, c'est le citoyen et son engagement écologique qui pouvait être ainsi directement interrogé. Plus qu'une ethnographie sensible de la vie littorale, c'est une chronique journalistique de Gâvres qui pouvait nous être demandée. Comment alors composer entre les exigences de la recherche et la demande sociétale ?

Pour répondre à cet enjeu, l'équipe a fait le choix d'expérimenter, l'année suivante, sur deux jours (20 et 21 mai 2012) un « atelier participatif ». Son objectif était double : d'une part, réactiver et vérifier les pistes d'analyse émises à l'issue de la semaine d'enquête ; d'autre part, rendre intelligibles et partageables les controverses existantes quant à la gestion du risque. Trois ateliers ont ainsi été coordonnés par les divers membres de l'équipe : un atelier écriture, un atelier photographie aérienne et un atelier son. Leur principe commun était de faire réagir la population de Gâvres (notamment celle qui n'avait pas participé aux enquêtes menées en 2011) à quelques propositions de retranscription des sensibilités littorales saisies l'année passée, de les préciser, de favoriser également la circulation des paroles et l'expression de nouveaux commentaires ou de nouvelles controverses. Par ailleurs, l'atelier son était l'occasion d'une sorte de « contre-don » puisqu'un CD avait été composé (à partir de divers morceaux d'enregistrements issus des visites guidées et des réactivations photographiques) et transmis aux habitants.

Par ces divers ateliers, et comme lors de l'expérimentation au Brésil, nous faisons advenir le paysage en même temps que nous l'observions. Révélant la pluralité des manières d'habiter le littoral – faire avec/faire pour/faire face/faire contre le risque (Thomas, 2012) – nous remettons alors en cause l'approche strictement techniciste du risque et sa focalisation sur la notion de catastrophe naturelle.

Ethnographier la vie sensible urbaine : l'intérêt de l'itération

Ces trois expérimentations méthodologiques – si elles nourrissent « une approche écologique des expériences urbaines » (Pecqueux, 2012) – relèvent chacune d'une ethnographie sensible de l'urbain. Mais d'une ethnographie sensible que nous proposons de qualifier d'itérative. Diverses raisons nous font aujourd'hui oser ce qualificatif. Sur le plan empirique d'abord, explorations, dérives, cheminements, visites... sont répétées et sous-tendent chacune des positions immersives dont nous pensons qu'elles seules permettent de saisir et de traduire les transformations sensibles lentes de l'être-ensemble en milieu urbain. En effet, la marche, sous toutes ces formes – en permettant la démultiplication des angles d'observation, en engageant le corps du chercheur et en l'obligeant à des adaptations – offre nécessairement une pluralité de perspectives qualitatives sur l'existant. Plus qu'une unicité des points de vue et des analyses, elle les déplace, les multiplie, les met en mouvement.

Cette itération met en mouvement. Nécessaire, elle est à l'œuvre dans les divers collectifs que ces marches font collaborer et transportent d'un lieu à l'autre, d'une discipline à l'autre, d'une manière de poser les problèmes à une autre. Outre des déplacements physiques sur les terrains et dans les différents temps de l'immersion, elles les engagent à se détacher de formes de raisonnement et de pratiques du terrain *quasi* intériorisées, à faire un pas vers l'autre pour rendre explicite l'implicite, à bouger vers d'autres manières de questionner pour raisonner à nouveau l'objet d'étude. Dit autrement, « les concepts, modèles et récits qui mettent en forme les données émergent [...] de la multiplicité d'épreuves perceptives et pratiques traversées sur le terrain. [...] Mais ils tiennent leur légitimité du fait qu'ils informent des stratégies de recherche : ils sont toujours pré-articulés par des théories alternatives, formulées dans la coopération avec les acteurs ou la controverse avec les collègues » (Céfaï, 2003). Dans ces processus de détachement et d'ajustement des pensées, le point aveugle est alors celui du temps. Dire clairement à quel moment la pensée bascule, les analyses s'ajustent, la porosité des points de vue s'opère reste extrêmement compliqué. Mais dans tous les cas, cette itération – et la réflexivité qu'elle permet – nous paraît essentielle. Ce n'est qu'à cette condition, pensons-nous, qu'une analyse sensible des rapports pluriels de l'homme à son environnement quotidien peut-être menée.

Bibliographie indicative

Benjamin, W. (1989). *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*. Paris, Ed. du Cerf (1^{ère} ed. 1939).

Cefai, D. (2003). *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.

Costa Menezes da Rocha, Maria Isabel & Wan-Dall Junior, Osnilo Adão (2012). « Fazer corpo, tomar corpo, dar corpo às ambiências urbanas » in *ReDobra* 10, ano 3.

Disponible sur : http://www.corpocidade.dan.ufba.br/redobra/ano3/wp-content/uploads/Redobra_10_12.pdf

Datchary, C. (2013). *Petit précis de méthodologie. Le sens du détail dans les sciences sociales*, Lormont, Le Bord de l'eau.

Fiori, S & Thomas, R. (2016). « L'immersion par corps des chercheurs. Expérimentations méthodologiques à Salvador da Bahia et Caracas : », *Corps. Revue interdisciplinaire*. Paris, CNRS Éditions, n° 14, pp.229-237.

Hennion, A. (2015). « *Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James ?* », *SociologieS*, Dossier « Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations ».

[en ligne] : <http://sociologies.revues.org/4953>.

Kracauer, S. (2008). *Le voyage et la danse. Figures de ville et vues de films*. Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme (1^{ère} ed. 1921).

Machado, C. (2016). « Peace challenges and the moral weapons of pacification in Rio de Janeiro », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n°219-220, Paris, Éditions de l'EHESS, pp. 115-147.

[en ligne] : <https://lhomme.revues.org/29067>

Michaud, A. (1993). *Guide d'enquête sur la sécurité des femmes en ville*, Ville de Montréal.

Pecqueur, A. (2012). « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 22 « Écologiques. Enquêtes sur les milieux humains », pp.27-41.

Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris, Métailié.

Simmel, Georg (2007). *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Ed. de l'Herne (1^{ère} ed. 1903).

Thomas, R. (sous la dir. de) *et alii* (2014). *MUSE : les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines*. Rapport de recherche pour le programme « Espace et Territoire » (édition 2010) de l'Agence Nationale de la Recherche, Grenoble, Rapport de recherche Cresson n° 87, 350 p.

Thomas, R. (2012). « Les logiques d'habiter le littoral à risque : faire avec, faire pour, faire face, faire contre : des faire ensemble » dans Tricot, Anne (sous la dir. de), *ADAPTALITT : Capacités d'adaptation des sociétés littorales aux phénomènes d'érosion submersion en prise aux changements climatiques*, rapport de recherche pour le programme GICC MEDTL, p.146-155.

Thomas, R. (sous la dir. de) et alii (2010). *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e siècle, Entre passivité et plasticité des corps en marche*. Rapport de recherche pour le Programme de recherche interdisciplinaire Ville et Environnement, CNRS MEEDDM ; Grenoble, Rapport de recherche Cresson n°78.

Wan-Dall Junior, Osnildo Adão et Soares Pena, João (2012). « Partilha e conflito no espaço público » in *ReDobra 9*, ano 3.

Disponible sur : http://www.corpocidade.dan.ufba.br/redobra/ano3/wp-content/uploads/2012/04/redobra9_Partilha-e-conflito-no-espaco-publico.pdf

Zardini, M. (sous la dir. de) (2005). *Sensations urbaines*. Zurich, Lars Müller Publishers.